An aerial, black and white photograph of a coastal landscape. The image shows a river or stream flowing through a valley, with terraced agricultural fields on either side. The terrain is rugged and appears to be a coastal plain or valley. The text is overlaid on the left side of the image.

margelles

numéro 22

été 2025

Julie Buisson
Chem Assayag
Michel Lamart
Anne Barbusse
Muriel Couteau
Benoît Sudreau
Dimitra Kotoùla
Roland Chopard
Raphaël Dormoy
François Coudray
Alexandre Poncin
Andrea Moorhead
Isabel Natacha Weiss
Lou-Andrea Gachot Coniglio





Éditorial

Une nuit de pleine lune. Sur le miroir à peine éclairé qui sommeille au fond du puits, que contemple celle assise sur la margelle de grès polie par le temps, se détachent les éclats argentés et mouvants de petits points et de virgules qui n'appartiennent pas à des phrases mais semblent plutôt détachés d'une partition délicate, à peine amplifiée par le long cylindre de pierre, colonne d'air qui porte aussi la fraîcheur des tréfonds. Un petit caillou, qu'elle a fait tomber par inadvertance, vient, après la chute et l'impact assourdi, briser la surface et la mélodie fluette, provoquant simultanément des ondes centrifuges qui, rebondissant sur les flancs du fût de pierre, fragmentent le disque laiteux qui s'y réfléchissait. Le charme est rompu. La voûte céleste, comme en écho, commence à se fendre en craquements atroces tandis que s'élève du puits un étrange grondement qui rapidement s'amplifie. La jeune femme pressentant un désastre a voulu s'écarter du rebord en pierre mais y est restée figée, pétrifiée comme le sont les statues alentour. Tandis que le ciel éclaboussé de multiples flashes commence à se fissurer, un puissant jet de particules, semblable à un geyser, ou à une éruption volcanique, surgit de l'orifice béant, tourbillonne et se répand confusément sur le jardin. Ce flux mouvementé de particules n'est pas liquide, mais composé des fragments de toutes tailles et de formes diverses qui, après avoir touché le sol, s'agrègent et prennent corps. Bientôt la tourmente qui chavirait la nuit étoilée s'apaise. Des figures agrégées s'élèvent des nappes de sons qui se croisent, se superposent et s'avèrent être, par cette sorte de tissage, des bribes de paroles, lentes, précipitées, cadencées, martelées, atténuées, colorées, lissées...

S'étant assoupi en haut des berges d'un fleuve tumultueux, il s'éveille. Lui reviennent des mots et des images fondues ensemble, mais dont la signification exacte lui échappe encore : *des morceaux de mer se tournent vers la lune / une étincelle vive livrée au vide universel / matière qui a vécu ses chromes, sensible au moindre coup de l'air / dois-je demeurer immobile ou fuir à tout vent ? / et moi peut-être [flash], ange évanoui [éblouissement] / des yeux d'écailles, un ciel déchiré / le monde se gonfle et se dégonfle d'imperceptibles pertes / s'use se brise l'eau froide / la mare gèle / onde bondissante sauvage et si / plutôt qu'étouffer le chant des oiseaux / un angle de haie ne disent que la cendre / lave héritée sortant depuis / tout coule à l'envers / myriades d'étoiles étagées au mur / clouée là sur le perron à submerger des astres / y a-t-il une entrée, une ouverture possible dans ces petits espaces à la fois uniques et dépendants les uns des autres ?*

Que fallait-il comprendre ? Il ouvre les pages du volume n°22. Tout est là !

P.A.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Julie Buisson / <i>Sa nuit</i>	p. 6-13
Michel Lamart / <i>Évidence de la lumière</i>	p. 14-19
Chem Assayag / <i>Morphoses</i>	p. 20-39
Muriel Couteau / <i>Le guerrier, le géomètre, l'amie</i> [extraits]	p. 40-49
François Coudray / <i>C'était aimer la terre</i> [extraits]	p. 50-57
Benoît Sudreau / <i>Sols mortels Retourner le néant</i> [extraits]	p. 58-65
Lou-Andréa Gachot Coniglio / <i>Silver Lining</i>	p. 66-85
Dimitra Kotoùla / <i>Peu à peu, l'ombre s'étend</i> [extraits]	p. 86-95
Traduction de Myrto Gondicas	
Isabel Natacha Weiss / <i>Märchen</i> [extraits]	p. 96-105
Alexandre Poncin / <i>La chance unique</i> [extraits]	p. 106-115
Roland Chopard / <i>Palimpsestes</i>	p. 116-131
Andrea Moorhead / <i>Au seuil du regard</i> [extraits]	p. 132-139
Raphaël Dormoy / <i>Haïku du Mont-Lozère</i>	p. 140-147
Anne Barbusse / <i>Ne pas dire écrire</i> [extraits]	p. 148-155
<i>La poésie est là-bas</i> / Arthur Upfield	p. 156-157
En partage / <i>Diérèse</i> (par Michel Diaz)	p. 158-159
Les auteurs	p. 160-163
Commandes et Abonnements	p. 164-165

Crédits Photographiques

Lou-Andréa Gachot Coniglio : 66 à 85
Chem Assayag : 1 ^{ère} de couverture, p. 20 à 39, 164
Adèle Nègre : p. 6-7, 13
Isabelle Sancy : 132-133
Roland Chopard : 116 à 127, 129, 130
P.A. : p. 3, 4-5, 14-15, 40-41, 50-51, 58-59, 86-87, 96-97, 106-107, 140-141, 147, 148-149, 155, 156-157, 158-159, 160 à 163, 4 ^{ème} de couverture

Conception graphique et pilotage, Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Julie Buisson / *Sa nuit*

Quelques rares doutes
abandonnés aux fenêtres épaisses
résonnent de part et d'autre de la rue.
Ils n'inquiètent personne, tout au plus des épaules
à hausser.

Aurélie apparaît, pieds nus, une main tremblante
dont la peau luit du peu de lumière de la nuit.
Sa nuit.
Va te rendormir, se dit-elle.

*Les gens sont bien vite rassurés. Ils vont continuer
leur tâche où ils l'ont laissée. Elle les envie, parfois.*

Elle est sortie de sa cachette, de sa cahute rabibo-
chée. Joie panique. Elle se met à courir au moindre
frémissement. Est-ce qu'elle joue ? Elle ne sait pas
très bien. Elle se laisse alpaguer par les taches de
lumière des lampadaires puis reprend sa route, plus
ou moins droite, plus ou moins papillonnant de nuit.

Des silhouettes au coin de la rue, il faut se calmer, se
cacher à nouveau.
Gueule ouverte elle va se réfugier dans le renfonce-

ment d'une muraille. Cris de hulotte. C'est peut-être
elle, ou bien une chouette qui s'est perdue dans la
petite ville.

Le groupe de silhouettes a tourné et est entré dans
sa rue, il approche. Bruit de pas lourds de sens sur
leurs jambes.

Elle entend, elle éteint le bruit. Le bruit l'étreint. Elle
l'éteint, enfin elle essaye du moins, en battant des
paupières, mais il persiste. Elle étend le bruit dans
sa tête, comme le drap qu'un enfant aplatit car un
pli c'est une montagne. Elle s'étend le plus possible
dans sa cachette de surface.

Les pieds et les corps qu'ils portent n'en finissent
pas d'arriver, elle s'inquiète, mesure les distances
dans sa tête. Quand soudain une voix de cabane de
chasseur, d'autoroute à trois bandes surgit : « En-
core deux-trois minutes et... ». Elle n'entend pas la
fin.

*Dois-je demeurer immobile ou fuir à tout vent ?, se de-
mande-t-elle. Mon abri n'est pas assez profond, je ne
peux pas m'y fondre... La voix et les pas approchent.*
Elle quitte sa cachette en trombe et en cherche une
autre. Son ombre portée par le lampadaire lui offre
un ultime abri. Elle l'enjambe et s'y pelotonne.
Obscurité épaisse diluée dans la nuit.
Silence...

Par la fente du bord elle contemple le ciel qui se grise de l'aube à venir.

La brise fait flotter les branches des arbres, les feuilles étalent leurs ombres sur le vieux mur. Plein d'insectes secouent de leurs vols le halo du réverbère, parce que c'est sa nuit à elle et que c'est une nuit pleine de vie et de suspense.

Le temps passe un peu.
Ils l'ont dépassée, elle est largement dépassée.

Un galop au loin. Des cris métalliques. Des bris de voix cassées. Et puis le calme revient.

Aurélie se détend, mais son oreille aiguillée par le silence a perçu quelque chose... Le petit claquement sec d'un bâton sur le sol pavé. Il avance lentement. Il faut tendre l'oreille. Il n'a pas l'air d'avancer avec une trajectoire précise, comme une tipule malhabile.

Bâton solitaire et aveugle, lui seul pourrait la trouver. Elle ne peut rester là, elle saute hors de son ombre et s'élance à nouveau dans une course folle.

Le mouvement l'attendait, elle s'y love, fluide, fébrile.

Elle court à toute berzingue, le bâton s'élance mais vite, semble incapable de la rattraper, il frappe le sol de colère. Elle court encore.

Les hauts murs de la ville font place à des terrains vagues, zonings et parkings vides, petites maisons éparses.

Le ciel se pare de couleurs pastel.

Au loin, se dresse un bâtiment dont la surface blanche et brillante reflète les chatoiements roses de l'aurore. La vision est splendide. Ce cube aux arêtes fines, posé délicatement sur le haut du plateau, domine humblement le paysage. Il n'est plus qu'à quelques centaines de mètres d'elle maintenant.

Elle est arrivée.

Aurélie peut enfin ralentir et reprendre haleine. Elle sourit sans peine, mais au fond d'elle frissonne. Qui pourrait s'apercevoir de son émoi ? Elle sait garder un petit air insouciant dont nul n'a jamais vu le visage. Toujours inquiète comme un bon ange gardien.

Elle s'approche du cube, ses parois lisses, laiteuses ; on croirait de la porcelaine. Aurélie prend le temps d'en faire le tour, laissant la paume de sa main caresser les surfaces et les arêtes droites et froides.

Elle entre enfin.

La fissure au mur, où le papier peint s'est patiemment décollé, les lattes décolorées du plancher, le grincement de la porte, tout lui est familier.

« Maintenant, dormir de bois, enroulée dans la poussière, voilà ce dont j'ai besoin », chuchote-t-elle en elle-même. « Il y a de quoi se rengorger. »

Vu bien en face, le songe de son visage s'est défait de son air méfiant du grand matin.

Une vitre moins épaisse laisse pénétrer davantage le soleil.

Les volets découpent des rayons, horizontaux.

Dehors, les ruelles brillent.

Le bâton, au loin, poursuit son arpentage.

Les fleurs percent l'herbe alentour.

Sa nuit est réalisé à partir d'un caviardage de *Kapitan-Pacha* (1953), Jeanne de Recqueville





Michel Lamart / *Évidence de la lumière*

De la lumière naît
L'évidence de lumière

D'évidence en évidence
Détachée de l'ombre

Que bouge l'ombre
Et c'est la mort

Tremblé inaccessible
Draperie du temps

Un peu plus tard – là
Quelque chose : rien

Cette crise ondulatoire
Dans l'être éclairé par

Ce peu de chose décalé
Dit de lumière

Et du temps
Conquis sur le temps

Et si l'étoile
Se savait forge

La durée croîtrait en raison inverse
D'un temps déduit du temps

Comme une étincelle vive
Livrée au vide universel

Un signe soustrait au signe
Signe un néant signifié

Et bouge dans la durée
Au plus près de la langue

Dit obscur des voyelles
Toujours ici/là-bas/près de

L'autre nom du nom
Lumière du visage

Ou peut-être celle du sexe
Noyée dans son rayonnement

L'ombre d'un doute
Vérité lue dans les nuages

Traversée de l'air
Geste tendu vers ailleurs

Demeure dans le changement
Par moments (encore) incertain

En ordre d'absence aussi
Car le soleil fond dans la langue

Quel nom donner au jour
À sa face la plus secrète ?

Domaine requis nécessairement
Repris à la nuit – confisqué ?

Lunaire lumière
De soi dégagée de l'ombre

Des mots : poussière
Des voix – du temps

Un grain de lumière
Perdu dans le sable

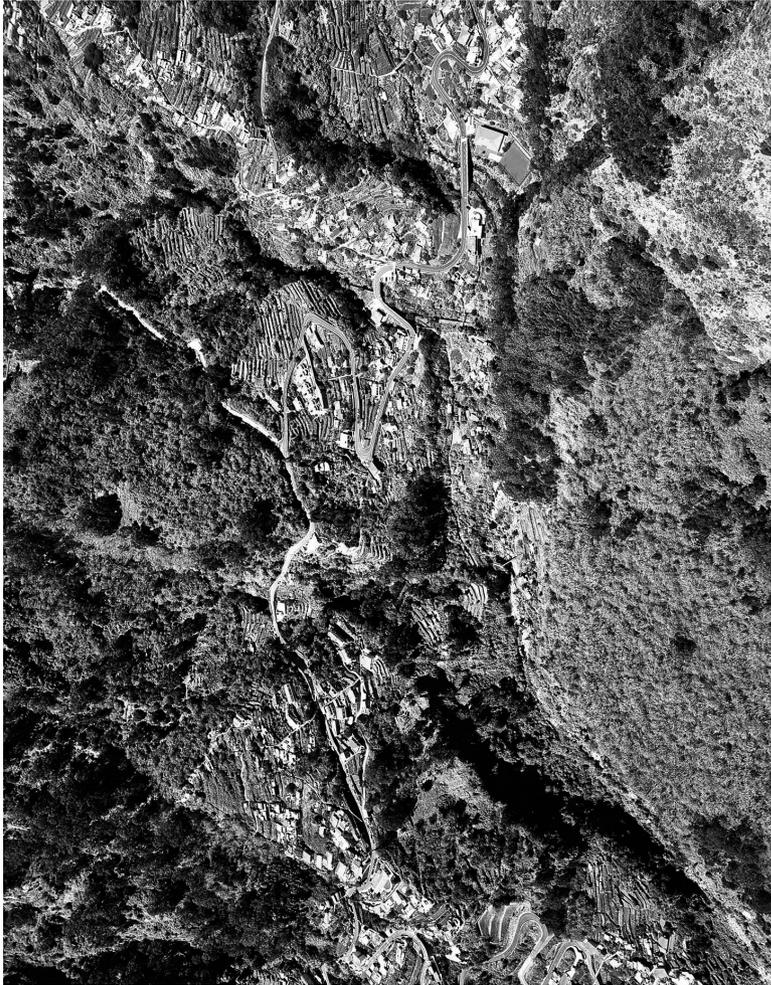
Et moi peut-être [flash]
Ange évanoui [éblouissement]

Dans la photographie
Prisonnier du temps

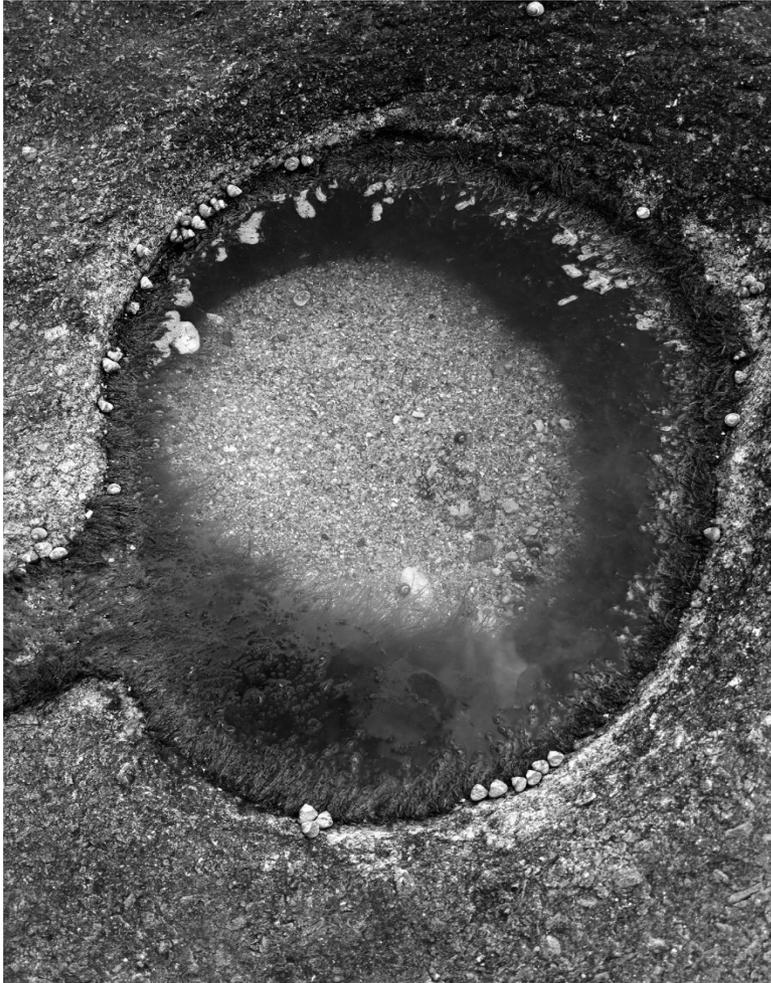
Crachat solaire jeté
À la face du Monde

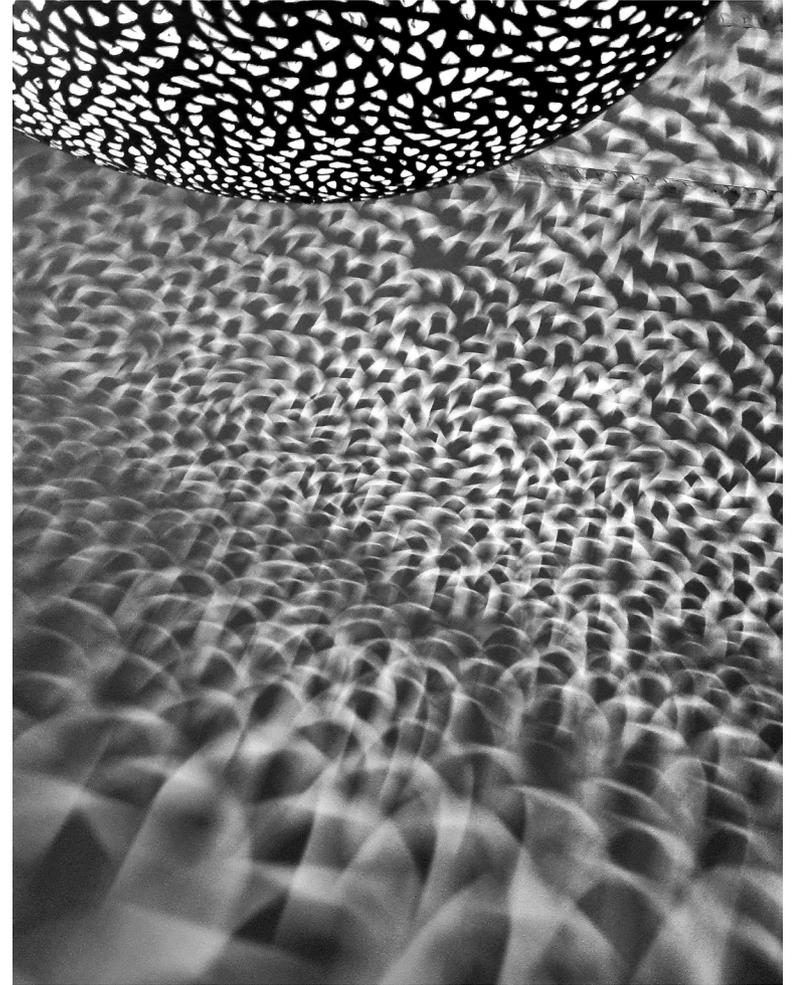


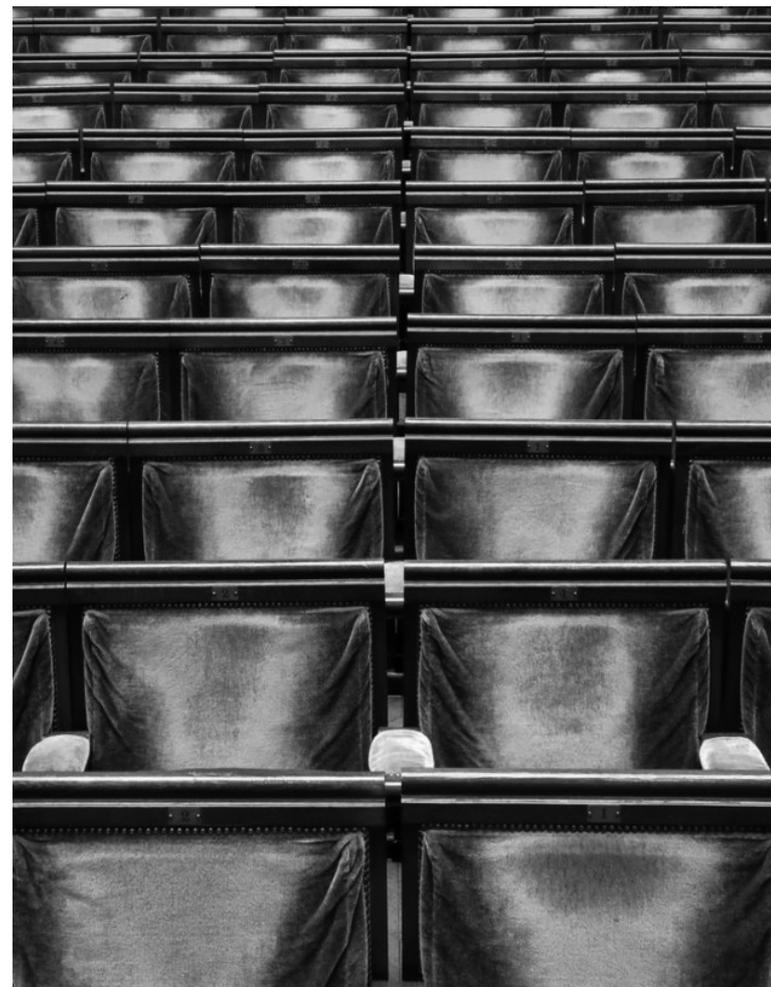
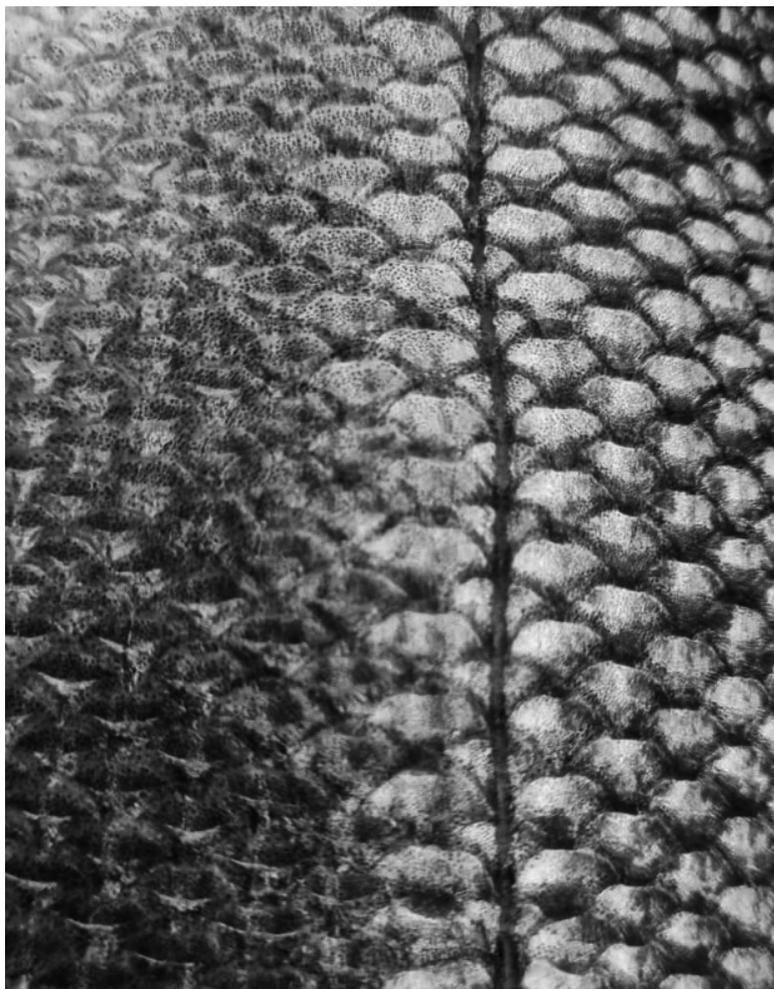
Chem Assayag / Morphoses





















Muriel Couteau / *Le guerrier, le géomètre, l'amie*

Le guerrier

*Sans escale dans le temps-dit-guerrier, guerrier-dit-arrivé,
un point fort au milieu d'une possibilité sinon laquelle
L'un-dit-guerrier tant dit de fois tant fait de pas
Le plan d'un temple dans le ciel panoramique*

Les guerriers sont arrivés, sont montés loin au-delà des arbres, au plus haut des cieux par le fil des ruisseaux secs écrits dans leurs mains. Les guerriers ont beaucoup marché, beaucoup marché jusqu'aux enfants, et lancé des pierres avec leurs talons sur les maisons d'en bas et chanté leur guerre dans la tête des gens.

*L'ombre rapide d'une coupe dans l'air
Entre le départ
Sans arrêt, sans s'arrêter, jamais*

Les insectes siffleurs découpent des parties de sol, des parties de ciel, élèvent des murs comme chaque pas soulève la poussière et tombe dans la forme des arbres, c'est ce que l'on voit des maisons en bas car il se trouve des yeux pour deviner dans le noir le visage des os disposés sur la terre.

Les enfants des guerriers sont nés de la volonté des pas dans les pierres, sont le vol des oiseaux au-dessus des colonnes mais les guerriers ont fini de marcher, sont arrivés jusque dans les os de leurs visages, et, arrivés, se regardent. Les guerriers verront les os, le ciel et le jus blanc de leurs visages d'enfant.

*Comme si le lieu existait.
Et faute de vent*

Il y a des pièces, dans le ciel, bien au-delà des arbres où nos yeux se confondent, où l'on conçoit des enfants, il y a des pièces où l'on se voit sans rien pouvoir concevoir d'autre que des enfants sans femme. Voilà ce que savent les gardiens qui regardent entrer les enfants.

Les gardiens regardent entrer les enfants, ils viennent des rêves et surveillent ce qu'il vaut mieux ne pas savoir, ils soufflent le vent et le rien entre deux canines géantes. Les yeux fouillent le ciel, l'image tendue des miroirs où les champs se reflètent à l'envers dans les branches noires, les gens d'en bas regardent les rectangles blancs, tranquilles et brillants et se font des villages, de nouvelles maisons, des carrés de linge blanc et la terre à nouveau s'enroule au sommet de la guerre.

Les guerriers se regardent après avoir beaucoup marché et pensent à faire de nouveaux enfants, ne savent plus où marcher alors se soulèvent et trouvent les os, la terre et le ciel à la place de leurs enfants. Les gardiens savent que les guerriers ont beaucoup marché, ils savent bien d'autre choses encore, que tout finit toujours par continuer plus qu'il n'en faut, ainsi, laissent entrer leurs enfants en ce lieu de mémoire.

*Au-delà l'histoire
Puisque le mal est fait.*

Les guerriers auraient de grandes mains pour prendre la

tête de leurs enfants et se soulever jusqu'au ciel, sont le vent.

Seuls les gardiens voient les enfants souffler dans le bois et les pans de tissus parce que les guerriers sont le vent des enfants. Les gardiens fixent les guerriers qui se soulèvent, sont les mendiants, l'aumône finalement et la fermeture du jour, *Ishogun*.

Le géomètre

L'ensemble déployé de ses yeux fixe le beau milieu de la grande vigne, et, lentement, du ruisseau à l'angle levant du jour, et du midi au clos de l'acquéreur, jusque dans les mains défaites du métayer où s'avive l'entaille d'un legs ouvert sur sa mémoire.

Un géomètre agira comme mandataire.

Et généralement, faire le nécessaire, plus les outils, un de chaque espèce nécessaire à un cultivateur vigneron pour chaque façon d'ouvrage, du nord au chemin du levant et du nord encore à d'autres, dans la délivrance du soleil, des servitudes passives, occultes ou apparentes qui peuvent grever un bien. Puis, en donner quittance à proportion de la peine en pièce de terre, friches et prairie, nature de bois, taillis et châtaigneraie, recel de lumière verte.

Un géographe, demeurant dans le paysage, continue de se taire en exemple de toutes les parties, s'obligeant à la garantie de tous troubles indélébiles, cause d'éviction et autres empêchements du regard.

L'amie

Comme des morceaux de bois prêts à mal mourir, de longs lambeaux d'oiseaux migrateurs survolent un lac dont on aurait éteint les reflets. Nous sommes en automne, une ligne de cendre ourle les champs à la frontière dite des chevaux et le monde se gonfle et se dégonfle d'imperceptibles pertes, décomptées, dénommées, faute d'amour possible. Ainsi dit la-voix-dit et redit appelle et revient, décomplète et prévient. L'histoire de cette nuit est encerclée par la plainte des chevaux cependant, dans la cage du récit, des oiseaux s'affrontent, s'envolent et se rassurent : le jasmin, le vert, tandis qu'un autre revient tout petit mais infiniment rouge. Il y a l'âme, le tranchant de l'herbe, une hésitation de l'autre côté de la nuit ou du jour et la marche de l'aile boiteuse qui conduit le monde. Comme un rien du tout, j'en recueille un autre à la fourrure grise et le balance dans ma poche. On l'appelle le milieu, l'effroi, la pente, le perdu.

D'identiques fleurs se reproduisent à l'infini. Dans le bournier des dieux, les mottes de terre dégorgent des formes bovines effondrées de fatigue et les herbes apeurées coupent des bandes de paysage dans le lisier où s'embourbe le pauvre état de nos cœurs. Les nuances humides de la terre délivrent leur senteur de miracle pourri. L'île seule, trous d'eau d'être morts où baigne la couleur tuméfiée des yeux. Les corps effondrent leur matière murmurée et lèchent aux endroits réjouis de peur leur questionnement de chair. L'île seule, le corps violenté d'un enfant, une piste sous la flambée des astres impassibles, l'île seule, les mains défaites, coupables, meurtries, les

mains mécaniques du mal. Les chagrins font alliance et violence, là tout en dessous de l'espace où les lames profondes renversent le sens de la pluie où l'amour s'enroule au vent violent de l'occident là, où de fond en comble, l'oiseau jamais ne reprend son vol.

Notre amour est rond dit la-voix-dit, revient, complète et décomplète de quelques mots ce qui s'écrit. Des questions floconnent dans l'air, ravissantes, mais la neige brûle l'espace indécidable, l'irradie. Les miroirs de nos mots dans la gorge des oiseaux crachent dans le ciel surexposé nos obscurités. L'épreuve d'un cheval agenouillé disparaît dans le vent, nos pas vers des banlieues d'oiseaux noircis, vers le bleu nuit meurtri de l'échine où se rompent les promesses.

Cri cave, cri cave mur à cent lieux de la force de l'océan dans le ventre un coup de sabot une longue phrase d'excuses, inaudible concerto d'instruments arrachés à l'aveugle matière, corne caverne et cages, est-ce si exténué ? Si nu à ne jamais atteindre la délivrance ? Sans muse ni bible au fin fond des chairs asservies sans d'autres issues que l'éternelle nuit, le rugissement des grands fonds marins et les guirlandes d'entrailles offertes aux usines. Les beuglements ne déchirent aucun cœur, à bout de vie, laissent tomber les corps et délivrent à la terre tremblante leur résonance. Les corneilles noires du jardin d'hiver s'envolent et criblent la toile du ciel. Javelot d'oiseau mort parce que mort qui rode dans les sommets du ciel, se plante dans l'échine, glace le dos du dedans, fait le froid animal où s'éprouve le cri d'âme d'amour.

Elle annonce toujours la neige perdue dans le gravier des

villes, ma petite toute gelée, qui avance. Sur un coin de peau, ma petite cabossée est le monde entier. L'innocence feinte des flocons blancs font vibrer son vide et triballent l'insu avec une certaine légèreté. Elle faisait en sorte que la forêt tienne tête au ciel. Oiseau de bois sec noué à mon doigt comme une bague, oiseau de peau morte, je fais un lieu à ton chant défait. Aile d'eau mauve, source du rêve où s'incarne l'humaine dissidence, je m'en remets à ta semblance. Lorsque je ferme les yeux, je vois un film où des morceaux de mer se tournent vers la lune et elle y avance comme dans un rêve, *Bluejasmine*, ta douleur effondre les vérités, ta joie s'empare du monde aussi vite que l'angoisse, *Bluejasmine*.

Avec un petit bout d'oiseau, on a mis nos vies de rien l'une contre l'autre et on a formé une totale planète à s'enrouler l'une dans la longueur de l'autre à réconcilier nos courbes parlées, nos creux respirés. Aile d'eau mauve qui élargit le cœur d'un monde mauvais, âme chaude qui se glisse au bord des yeux avant de nous quitter. Que rien ne nous soit dû était chose connue de ceux qui tissent nos existences avec le fruit bleu de leur cœur et reformulent comme un bonheur à partir d'une trouvaille, du souvenir d'un reste de fleur dans un fond de poche.

Des boules d'âme d'amour roulent sur un monde de fleurs séchées, de mots de fleurs séchées à bâtons rompus.

*La racine dans la gorge du réel
La fleur-image, silencieuse*

Boule d'âmes d'amour, les liens d'oiseaux que l'on trace avec les yeux forment dans le ciel des trajectoires

cuivrées : jardin de robes et d'eaux où refleurissent les roses en commun et l'incroyable jasmin bleu. Le grand gris rejoint le ciel, en retient la couleur et le vent dépose la forme des fleurs au fond de nos mains ouvertes au livre des heures. Elle avance dans un film comme on entre dans la mer, dans un rêve, dans la réminiscence d'une vie antérieure ou la forme d'une blessure de l'espace. Passerelles et orages de verre balayés de rose taudis, plumes poudrées de cendres mélangées laissent faire l'écume. Tu lis le ciel à haute voix et il se brise en éclats de verre. À être ici, presque toute dévastée, dans l'indifférence d'un jardin, dans la main, l'éclat et la coupure. Tout est recouvert de lourds draps d'herbes grasses, parfois cela s'appelle un paysage, une carte maléfique et c'est un coin sombre en soi où s'amonce une matière anonyme d'où aucun ange. Le monde se casse les chevilles. Quelle langue nous a fait perdre le sens de notre propre ciel ? Toi, tu te tiens comme une bague à mon doigt pendant que la guerre se continue.

Rétive, incompréhensible, l'oiseau endormi de rouge consent à mes yeux à mes mains à mes mots qui lui inventent des fruits, des branches, des arbres entiers. Nos vies fondues, malgré le si loin, la gorge tienne et la cheville mienne ligotées l'une à l'autre si fort. Et elle avance ainsi dans l'antériorité de sa vie, vie trouée de bouts de films, coupable de sa lumière, hantée par des séquences adverses, elle rentre dans la mer pour y mourir.

Une petite lune rayonne au fond d'un tiroir, abandonnée par un roi de porcelaine. Le grand jour qui l'oublie est une fête noire. Oiseau javelot d'un si tangent désir érafle la soie de l'œil traverse la lumineuse lune et perfore l'iris.

Mais elle avance sous mes paupières dans le rêve du film qui se tourne. L'amour éclaire une image sur le cou, tatoué à l'envers du poignet. La mort sépare le temps de l'amour perdu qui se reperd toujours. Ne reste que l'allure des images déchirées, le temps ralenti sur des lèvres mortes d'orage. Sur le sentier blanchi, pas de bruit, pas de lettre, elle prie les herbes et le vent de son enfance de lui adresser quelques phrases.



François Coudray / *c'était aimer la terre **

quand les mains sous l'eau froide de la vaisselle
frottant / comme caresse / ça qui s'use se brise l'eau
froide / comme unique réponse / âpre / sûre / chante
/ quoi n'est pourtant pas un poème

mais *le don* de nos morts

•

c'était aimer la terre / sans pourtant qu'aucun dis-
cours ne le dise / trop de mots / auraient surpris /
déplu / de formuler une évidence qui devait s'en
passer / enfance où faire corps était économie d'un
quotidien / où *prendre dans ses bras*

la montagne qui s'écroule

•

retrouver le chemin de tes mains la peau / douce
/ usée de l'aïeule sous l'eau froide de la vaisselle
comme *marcher tu dis / avec tous les ciels au-dessus*

et la terre qui reste

•

toute une enfance au ras du sol et très loin / tout
là-haut / au plus profond / à apprendre à se perdre

au milieu de ce que l'on connaît

•

écoute / écoute la *grailire* et comme d'un passé à
jamais révolu *la terre / déchirée*

recommence le Jardin

•

quoi ainsi meurt demeure quand mon poème
brûle / ces mots

pour s'ouvrir à la pluie qui tombe

•

si tu n'as pas senti comme tout ça / c'est fragile /
comme je pleure ce matin simplement sentant ce
pouls / et rien ne peut la terre

ensevelir cette lumière

•

on voudrait n'être que la joie folle le rire merveilleux
l'enfant / face au moulin à eau / une tige de noisetier
l'invention d'une roue en branle entre deux pierres
/ tournoie / prête à être emportée par le torrent /
onde bondissante sauvage et si / ce qui captive là
nous ravit c'est ça qui / si fragile / résiste si inten-
sément / vivant / ou la force folle du courant et le
vertige d'y rendre souffle / petites extases

au ras de l'eau

•

les deux mains dans la terre deux pots / suffiront-ils
les mains / dans la lumière la terre / la lumière / et
sur la vitre la buée comme s'il pleuvait à l'intérieur /
le vent / l'autre joue / être

clairière soi-même

•

chercher le lieu du souffle / ô doux morts / et toute
la nature / pourra-t-on dire

ce qui nous continue

•

creuser parlure / faire corps / laisser chanter un
écart dans l'azur deux graviers

arrachés aux pierres de la langue

•

certaines jours / certains soirs / on cuisine comme
écrire un poème / en lieu et place de et ce chant-là
/ on voudrait le croire / n'en engagerait pas moins
tout le corps et de vivre / n'en explorerait pas moins
l'épaisseur la nuit / *insoutenable*

qu'il faut soutenir

•

si c'est respirer plus près du sol ou marcher / tra-
verser / le texte de la lumière hêtres feuilles mortes
l'humide la terre noire ou le fol en-allé des prés des
herbes hautes si c'est matière encore / on voudrait
le croire

raffûtant nos outils

•

ainsi *s'essayer au toucher* comme *une première réponse*

possible

•

pas une *imitatio* / un rappel / peut-il être sans mot / un appel / si sans mot on pouvait entendre chaque jour de la fenêtre de la chambre la lumière du noyer / dialogue cardinal / ça / qui / vert / noir / s'offre / s'efface / et le fruit / comme une question de plus / non pas se prendre pour / il dit / peut-être simplement respirer / avec / *cet arbre*

en guerre contre la mort

•

et si notre musique / plutôt qu'étouffer le chant des oiseaux nous le faisait entendre / comme pics pies geais passereaux répondent ce matin à l'*andante* d'une / et ce serait comme *caresser la terre*

le monde saccagé

•

jouer ainsi cet ordre / un autre nom de la beauté / *chassera-t-il les épouvantes* ou si l'on parvient simplement un instant

à habiter l'ici

•

rester donc là / à chantonner

à *petite hauteur*

•

* Ces poèmes sont extraits du manuscrit *Rendre souffler*, à paraître chez Bruno Guattari Éditeur.

Les citations en italique en clôture de chaque poème sont empruntées, dans leur ordre d'apparition, à Danièle Sallenave, Odile Fix, Coralie Poch, Jacques Ancet, Gustave Roud, Philippe Jaccottet, Albertine Benedetto, Denise Le Dantec, Laure Gauthier, Jacques Ancet, Odile Fix, Lorand Gaspar, Mary-Laure Zoss, Mathieu Riboulet, Cédric Demangeot, Ariane Dreyfus, Richard Rognet, Ariane Dreyfus.



Benoît Sudreau / *Sols mortels* | *Retourner le néant* [extraits]

Quelle pureté est possible

Quelle pureté est possible, lâcher ses souvenirs, son passif — comme on urine. Il s'en irait tout seul, sans volonté de nous courir après.

31 décembre 2018

Et il rattrape. Cette randonnée du 10 mars, dans un jour qui suivait la rythmique d'un songe fait il y a 15 ans, longue marche quand l'esprit est triste et immobile. Les hauteurs de Montreuil sur Vincennes, dans cette lumière diluante : même noirceur pleurant sur les hauteurs de l'Alfama, du Mikrolimano, du Lycabette, des collines au nord d'Athènes.

Torpeur ancestrale, petit à petit. La noirceur creuse progressivement mon sentiment des choses. Une membrane heureuse m'en protégeait — translucidité aveuglement, faute de souffrir. Regards sur la forêt, par exemple : chaque corps demeurait dans des frontières. Monde, nommable, et divisible, et anesthésié. Mais à force d'arpenter les vallées et d'observer comment le vent remue les collines, d'écouter les choses souffrir le climat désastreux d'été, de regarder les visages vieillir — le dieu du lieu revient et tout est motion à neuf autour du moyeu sombre comme un puits qui se dilue.

Beauce. Éoliennes. Je tiens ma fille. Son corps est lourd, 7 kilos et quelques grammes. Le remuement du frêne sur nos têtes — sait quelque chose, et il est lourd. Les pales qui éraflent un angle de haie ne disent que la cendre —. Il faut rendre justice à toutes ces impressions justes : sentiments géométriques, fusionnels, désespérés, etc.

Pour ça une langue variable en procédés. Une habitude prise de l'hétérogène.

Savoir que cette « justice » est encore la domination d'une impression, soit la victoire d'un des mouvements vitaux — la vie est hétérogène irrémédiablement.

18 août 2019

La quatre-chevaux sous un mur. Signe pour nos gloires d'espèce. Les feuilles brunes atteignent ce gong sourd, en passant sous l'habitable.

Une lenteur seule permet de rouvrir son corps au fleuve. Qu'elle soit une sorte d'élan comme ce qui croît sans cesse — cachée au centre des mots lorsque le poème est rapide.

Désirer pour créer. Beaucoup d'échecs éclairent cette puissance.

3 septembre 2019

Garde de ta poésie ce qui tient et ce qui fait mal. Ce qui tient fait mal à ce qui ne tient pas, et qu'il faut rayer, oublier, en pensant : j'ai raté. Cette douleur renforce la certitude de la teneur des poèmes qui ont passé la barre.

Novembre 2019

Ces derniers jours mes nerfs se chargent comme d'une vague confluante du réel vers eux ; haute tension de tout le corps, tension carrée.

27 novembre 2019

Le problème — la difficulté — n'est pas que la beauté soit dans la laideur ou le mal — n'est pas un par-delà bien et mal de la beauté. Le problème le plus difficile est qu'elle soit à travers tout, et *le plus difficile* : de petites choses prosaïques, sans résonance.

Éthique de la musique, éthique du poème. Les autrices, les auteurs — une immense variété — dont les textes font ce signe à qui les lit : « tout restera égal, rien ne montera, tu ne monteras pas plus que ça » — me choquent. Je ne comprends pas la paresse qui s'attarde sur leur cas. Il y a quelque chose en moi qui, immédiatement, refuse leur pays mental. Mais ils sont utiles, ces autrices, ces auteurs.

Dans la gamme et l'harmonie une note est liée à la note qui précède et la note tonique. Dans le corps d'un poème chaque son résonne après le précédent et par rapport musical au premier « coup sur le tambour » ; et à travers les nervures sonores de tout le corps sous les yeux sur la page.

2 janvier 2020

Plusieurs fois cette réflexion : l'avènement de textes dogmatiques, dômes-impasses, sur quoi l'on bute sans avancer — et l'on s'y arrête comme au miroir, on se regarde à cette « perfection » — cette limite ! Cette erreur pire que l'erreur vivante puisque stérile — fixité du pas — accumulation d'une charge d'écriture quelque part, derrière, inconsciente — puis destruction par clairvoyance du jugement de ce mur, libération de la puissance hasardée.

4 janvier 2020

Le feu de novembre

Le feu de novembre, bas, sur la fumée du petit abri de ma cour, le papier qui souffle la couleur, ses grandes feuilles de magnolia grises, feuilles de schiste, matière qui a vécu ses chromes, sensible au moindre coup de l'air.

Feu du plus bas tu réponds à cet infime holocauste dans les briques, et je sens loin en moi dans les étoiles les directions verticales se croiser.

Et la lumière glisse en nous tous, vers une stase.

Vivre la lumière n'est pas une faculté. Je *subis* un temps que je digère en me mouvant sur son horizon, puis ce temps changera ou j'en aurai fini de le mâcher, nous nous séparerons, je remonterai vers la surface.

Surface qui sera la profondeur de la lumière rapide.

Le tabac, amer, aide à peser au fond.

Il y a un mois dans un mois sur les années le même est un puits qui attendait que je fore.

Une colonne artificielle, qui sauve, bouchait le puits. Un principe phallique, poème géométrique, *navadela*¹. Des notes qui apprivoisaient la chute avec les sols qu'elles créaient — qui étaient leur surface, leur surdité. Les bons sols sont mortels.

Je ne me retourne pas j'ouvre un puits.

Ce que je mâche est de la lumière lourde.

Comme une saison dans une autre ma mort plonge ses

1 - Code utilisé pour une technique de tissage traditionnelle en Roumanie. L'artisan novice ignore le motif qui en surgira.

mains au cœur de ma vie et ma vie se nourrit de ma mort. Au degré de transparence rêvé nous serions une eau dans une eau. Mais notre eau porte toujours davantage que sa transparence.

Sans limite d'un corps pas de temps ni de son du temps. Ma mort et ma vie parlent dans la même résonance.

La douleur et les morts sont reconduits sur le cours d'une existence et celui des naissances, l'une après l'autre. La mort et la grâce ont suivi mon père. Rien n'a lavé ni langé ses cauchemars.

Janvier dans novembre. Des aplats chair couvrent les tags — ils reviennent, ils ravivent. Ces bâtiments de la Z.A. jouxtent le parc où nous cherchons des pommes de pin, ou lançons de petits bâtons. Cette lumière terne, la catastrophe qui bourdonne autour, pourtant me vient l'œil atavique et je jouis des bleus et des ocres.

Juillet dans novembre. Seul dans la parenté des oiseaux psychopompes. Où ce câble électrique commence ils emportaient les morts. On leur dressait comme des tables de branches sous le bleu charnier.

Le signe humain se déverse avec l'infrastructure sur la biomasse ; quantitativement, il *détruit en coulisse*. Nous n'avons pas de principe de mort suffisant contre nous, contre lui. Notre espèce — est déséquilibrée. Sa parodie d'amour de la vie, son jeu de profusion matérielle, bouge sur l'immondice, le meurtre.

De fines aiguilles noires, au fond grasseye un métal en feu, la dimension s'écarte ; un bougainvillier de six mètres, j'arrête ma course sous les explosions, les densités, il écrase la dimension dans sa mort florale. La tour en cantilever et le massif rose à dix mille kilomètres de distance.

Les dernières toiles de Régis Rizzo. Une plage. La machine, présente : un simple ballon, un dirigeable dont subsiste la rondeur lointaine. Un garçon, une jeune fille l'observent, de dos.

L'énergie du pinceau vient buter contre leur limite en même temps qu'il a fondu les contours des personnages.

La fascination pour l'ombre de l'arbre portée au mur blanc, chauffé par la paume du soleil — des souvenirs, un sud vécu, biographique, et un sud étranger, déliré, j'ai suivi les fumées menant droit au néant d'une image. J'ai lié une enfance et un futur. Or la grâce est grâce de n'être nouée par personne.

Et c'est ce qui se dénoue devant un visage. Je ne voyais que des faces.

novembre 2021

Extraits (2018 – 2021) du manuscrit *Sols mortels / Retourner le néant*, 2007-2025



Lou-Andréa Gachot Coniglio / *Silver Lining*





















Dimitra Kotoùla / *Peu à peu, l'ombre s'étend*
Traduction de Myrto Gondicas

Astres

Certaines fois
quand je suis seule, assise
sur le perron
je pense
qu'un effort particulier
alourdit des choses sans importance.

Le jour qui tombe, enveloppant
tant d'âmes dans son manteau
la promenade
au kiosque du coin
avec équipement complet
comme des voleurs
ma décision de te saluer
les mains nues.

Alors le désespoir me prend —
un désespoir qui paralyse
les genoux et me tient
clouée là sur le perron
à submerger des astres.

Été

Cet été clôturé
nos pas lentement
l'effacent.

La vie emmêle dans nos jambes
ses fils fauves
avec condescendance
parce que nous n'avons pas fermé l'eau du lavabo
que nous n'avons pas mis les raisins au frigo
que nous n'avons pas assez
serré le robinet
et la pièce s'est emplie
de bulles.

L'angoisse est éternelle
en cet été clôturé
que nos pas lentement
effacent.

Écho

Les conditions se changent
en formations prismatiques
comme de l'huile répandue dans l'évier.

J'ai glissé
sur le savon qui
déborde dans l'air
et suis tombée.

La voix qui hors d'elle
divise les distances
découpe les barrières
de plastique
l'entrelacement de tissu
qui me l'enfonce
dans la bouche
et arrive, écho retardé,
à toi.

Quelque chose du festif

Il s'est simplement infiltré
avec d'autres animaux domestiques
voué
à sa mission
fidèle
à son devoir.

Souffle coupé tu l' observes.

Il signifie l'interdiction
il te maintient constamment en éveil
il laisse sa trace active
sur les visages et sur les choses
il donne en héritage la complicité
le dévouement
la solidarité.

Cela pourrait être quelque chose d'imprévisiblement festif.

Mais non.

Certitude

Dehors
la lumière versée
d'une après-midi
d'automne précoce.

Demain nous évaluerons
l'étendue de la catastrophe
et nous subirons encore une
défaite humaine.

Il n'est pas trop tard pour naître
autrement

et c'est peut-être tout ce qui reste
de certitude.

Rêve

Pour l'instant
la vie se déroule
en vagues successives
de marée
depuis le hall
jusqu'à l'extrémité de la cuisine.

Une lumière violette a étincelé
encagée dans l'horizon.

Nous fermons les yeux
et rêvons
des tempêtes de neige
des poèmes
avec de

larges
blanches
ailes déployées.

Peut-être

Nous ne savions pas.
Nous pensions
que le rien
est silence
et le bruit de la mer
asséchant lentement l'horizon.

Quand les masques tomberont
et que les gestes redeviendront
ouverts
que nous pourrions nous voir
sans horreur
nous nous dirons
que le rien
est peut-être en fin de compte
prière.

À quel point

À quel point c'est stupide
d'écrire encore et encore
les mêmes poèmes
de découdre
de vieux tissus
pour coudre
avec application
le long des mêmes coutures
quelque chose de complètement différent
disons un masque ou
un petit bonnet foncé
pour les cheveux.

Ça l'est-il ?

Ces poèmes traduits du grec par Myrto Gondicas, sont extraits de l'ensemble
Animal triste in *Une arête de lumière*, à paraître chez Bruno Guattari Éditeur



Isabel Natacha Weiss / Märchen [extraits*]

Aucune coccinelle sur les feuilles de chêne où goutte la pluie de l'après-midi. Moelleuse la mousse et l'éclat de son vert, qu'on découpe et arrache de l'arbre comme un cèpe, ou les drôles de champignons qui montent sur les troncs et qu'on ne dirait pas être des champignons. Entre ses racines gambade un coq de bruyère. Timide et naïf, cachant sous ses plumes toutes les couleurs de la forêt. Paisible y dort. Sur le sol idéal de l'humidité chronique des sous-bois, où toujours il fait frais la nature humectant, salissant, avance le cortège. Les brumes et les hululements des hiboux, les craquements des brindilles sous les sabots et toutes les fougères piétinées par les chevaux, le goût âcre des châtaignes, le mélange du vert et du blanc en leur cœur, les feuilles régulières et apaisantes des acacias. La nuit de la forêt qui n'est que la nuit de la forêt. Comme une grotte démultipliée, sans fond et érotique, à l'image des combats des enfants, un bâton à la main, effrayant les vipères. L'odeur masculine, sèche, teinte de whisky, qui saisit comme une viande sous le feu, se pose sur la langue, se répand rapidement en dedans. Aussitôt derrière soi surgit le bruit d'une vie inconnue, glissante et fuyante, d'un chêne à l'autre, sans intervalle, rampant, sautillant ou se balançant, invisible et constamment là, derrière le dos. Pareilles au caméléon, métaphore de tous les objets discrets, les sections de l'espace homogène, ton et figure, où sont mangés les motifs, sont un

peu comme les tapisseries des princes d'Autriche reprenant au plafond et sur le parquet les mêmes symboles. Du coup, on ne distingue plus rien.

•

Les animaux ont la même couleur que les arbres. La vivacité de leurs pas sur l'humus dégoulinant, suintant, est cinglante, est un coup de fouet le long du dos. Les courbes découpées kaki tachetées des feuilles de chêne. Chaque goutte, une petite rigole anonyme et fertile. Le tempo de la forêt est le tempo de l'eau, parce que toute cette vie grouillante se nourrit de la moitié de sa surface acide, et les copeaux de bois qui se flétrissent sous les doigts font un nouveau tapis d'engendrement, les lignes verticales du morceau de bœuf bien cuit du pot-au-feu, les spores de morilles, des gueules-de-loup, leur chair s'émiettant. Le cortège approche. Où les distances s'entendent. Le son des souliers qui s'abat sur la terre et rythme la progression. D'où marchent-ils. Régulier et angoissant comme un tambour. Selon la cadence des cloches des cathédrales, avec lenteur on se rue sur la place où s'énonce l'action. Ils s'enfoncent dans le bois. Brute, sûre, de là les pas crissent, frappe après frappe. D'abord uniques et présents, puis disséminés comme des ondes.

•

La marche des soldats retentit. Pour l'ouïe. Enfermer le coton au creux de la main et le serrer autant qu'on peut. Un à un les pas se succèdent et se rapprochent. C'est quand il plaque son oreille sur l'oreiller. Chaque pas ressemble en même temps à un bond. Ils prennent du

relief. Ils rebondissent plutôt, ils prennent du temps pour se lever et s'abaisser, il y a un espace entre un pas et le suivant, et c'est un intervalle qui lui fait serrer le coton. Rengaine et angoisse d'enfant. S'il changeait l'oreille de position. Ils sont si près. Le coton est frais et il sent bon. L'enfant n'a pas peur de dormir. Même l'armoire en chêne est effrayante. Aussi le visage déformé de ses proches. Plus rien n'est familier d'un coup. L'angoisse le lasse. Il est trop petit pour ne pas dormir. Peut-être qu'ils continueront leur marche. Pourtant il ne les entend que parce qu'il a l'oreille posée comme ça sur l'oreiller. Ils marchent peut-être encore. Les bruits sourds ont disparu. L'enfant a tourné son visage de l'autre côté. Il a la bouche légèrement ouverte.

Il n'a jamais oublié ce bruit-là, même quand il dort sur la plage et qu'il entend des gens qui creusent le sable sous lui, qu'il croit qu'il y a des gens qui creusent. Il n'a pas beaucoup grandi. Demain, ayant envie finalement de laisser aller une course sur la partie mouillée du sable, le soleil déclinant, dans le mauvais sens, perpendiculairement, parce qu'il préférerait marcher vers lui, il pourra se heurter à l'eau, peu profonde qui stagne un peu, il se rappellera qu'il n'aimait pas courir.

D'un pas de bourrée le jour tire oblique les triangles qui s'entrecroisent et s'infiltrant entre leurs jambes. Leur souffle est comme la plainte et la hâte du tambour et du drakkar, scandant l'engloutissement mesuré des vagues, l'absorption mètre à mètre du disque d'eau. Si simple le bruit binaire, aux caprices créatifs, apte aux brusques ou retenues accélérations, le sérialisme, la pluie solidifiée

dans le maillet mécanique, lourde et raide, sur le navire, une clepsydre. Il devient attaque sonore, agrippant la gorge du riverain, travaillé chinoisement par la peur, avalé par la chanson.

Le sage imperator, bombant un pouvoir qu'il bichonne par ouï-dire, qui paralyse l'insecte le plus nerveux, n'ayant mot à dire. Son courage est de laisser, le riverain, toujours seul, brisé de peur, qui se laissera manœuvrer, sans que l'autre ait à peine à gesticuler. Il a déjà tout fait (c'est ce qui lui paraît comique). Quand la peau tendue reçoit rythmiquement sa frappe, et que tout a l'air d'un pathétique, qui ne provoque jamais un rire, chez ceux qui restent sur le bord.

Comme cette parade dans l'aube turquoise a les atours d'un conte, d'une geste, d'un vers de troubadour ! On dirait les villages verts et marrons, barbares et déserts, durs comme un cuir de sabot, peuplés de tous ces petits êtres difformes, revenus dans l'air du temps. La jolie mine du colosse dans cette brève image médiévale, ravive le poids et le prestige des bottes hautes enfoncées dans la terre. Là, et immobile, le maître du navire crée silencieusement quelque chose. Personne ne le voit, personne ne l'entend. À moins que l'on devine, sur les traits segmentés de l'homme, sautillant d'un pied à l'autre sur la partie humide du sable, l'impression, la gravure, l'écho, qui le fait brusquement frissonner.

Lorsque ces gens-là rassemblent, malgré leur gaucherie de chaton mouillé, frileux, une énergie suffisante, qu'ils ne perçoivent pas (ils ne sont pas maîtres de leur corps qui n'est pas un corps) pour prendre une mesure digne d'assurance et de pas aisé, confiant ou souple, sans nervosité la moindre, par rapport à la verticalité tendre comme l'argile, de la falaise, qui borde la puissance liquide, leurs orteils menus anguleux ne peuvent retenir un tremblement réulsif et comme anticipant une chute qu'ils ne peuvent pas même risquer, qui ne les concerne pas. Parfois une chute maladroite sur un caillou honore. Ils ne chuteront pas. Le tremblement inopiné des doigts de pied dans la chaussure en soi est drôle. Qu'au moins cette drôlerie, aux yeux des sires de la plaine, donne un confetti de calme à la petite agitation interne qui fait, finalement, qu'ils avancent et qu'ils existent. Mais la drôlerie ne dure pas longtemps, et eux peuvent continuer de trembler.

•

Parfois, celui des sires qui le moins respire dans l'instant et la seule subsistance certaine et chaude, se retourne sur le sort des malheureux, incline les paupières en signe de compassion, les accompagne un temps, comprend la douleur et le drame infinis des âmes sacrifiées et molles ici-bas, plus immédiats et instinctifs que des fourmis, pourrait produire une larme. À cette larme, il n'a pas besoin de songer, comme il la sait n'être que la larme de son œil de spectateur, tenu fermement sur sa monture mobile, que la larme lui est toute destinée autant qu'il la fait éclore, toutefois, affectueusement dans cette seconde, détournée. Alors, au lieu de révéler cette espèce

d'affection, la larme ne dit que son assise, son aplomb et sa pensée. Est-elle moins altruiste et bonne, que la paupière sèche et noblement ouverte, vers le lieu qu'il n'est besoin de voir pour sentir, dont la fixité trahit la mission, vers laquelle tous de concert vont, qui rassurera les orteils de ceux qui tremblent, qui peut-être, les conduira au bord de la falaise.

•

Les barbares de l'éternité, le dos faussement voûté à cause de l'épaisseur des épaules, donnent à l'occasion d'un sommeil sans rêve et d'autant plus profond l'assimilation nourricière des efforts des prochains jours. Ils dorment sur le dos. La cambrure naturelle de leur colonne vertébrale les empêche de coïncider avec la large planche qui leur sert de couche, qui laisse un espace vide où les mains des enfants aiment se glisser, comme ils affectionnent la dissimulation, les cachotteries, les jeux que l'on sait être des jeux mais auxquels on joue quand même, parce que c'est ça le jeu. L'innocence du sommeil a été donnée inégalement en partage à un seul côté de l'espèce, pour que l'autre côté se consacre aux caprices de leur progéniture (à moins que ce soit l'inverse, que ce sacrifice ait fragilisé leur sommeil à elles), leur permettre d'aimer le jeu, de le prolonger autant qu'il leur plaira et surtout au-delà de son déplaisir, le sacrifice dispensateur du loisir des autres. Le coma superficiel dans lequel les plonge la nuit la plus profonde, la plus épaisse, leur fait oublier l'inconfort du corps, le manque de commodité, la rudesse du bois. L'autre partie de l'humanité, comme le dit le conte, préfère les couches moelleuses, dociles au squelette. Plus ancrée dans la table de la loi que le sacri-

fice, l'expression du sacrifice achève le martyr de cette frange-là de l'espèce, au cœur de son corps, qu'il était supposé congédier. Le sacrifice se rappelle à la mémoire parce que le corps non plus, ne se repose pas.

•

La colonne vertébrale des hommes d'antan ne coïncide pas avec la planche. Il y a un vide sous le cou et sous les reins. C'est un paysage rigolo. Sur leur peau crevassée trouée irrégulière, le travail ne s'installe pas. Un pic, un lac ou une forêt, c'est ainsi que l'on peut parler de leur visage. Un seul visage du reste, toujours le même, indéformable, pierreux. C'est singulier, un visage de glaise. Avec des petits personnages en plastique ou en pâte à modeler, les enfants aiment marcher sur les chemins de leur visage, sec, et ils les baladent allègrement, les font glisser, sauter, courir. Comme ils jouent bien. Des fois ils se cachent derrière une arête du nez et ils s'espionnent, ils finissent par s'attaquer. Les petits personnages ont de jolies couleurs, comme ça, sur la terre fendillée, on les voit bien. Ils avancent par petits bonds.

•

Vois, toi dont la main est engourdie et qui le restera un certain temps, que ton intelligence et ta générosité est d'y trouver un ferment, tu y distingues une loi de construction, tu aperçois le jeu de mécano de ton enfance, les baguettes en fer jaunes et grises, trouées, où tu roulais des vis. Tu vois le maniement des ustensiles et des matériaux dans ce paysage ridé par le corps des autres. La matière de ce qui, morale ou pas, t'incline à l'action.

•

Les chevaliers de cet avenir sont ces constructeurs. Dans la patience de leur contemplation s'immisce l'accumulation complète de toute édification et abolition. C'est ce que dit le silence. Le sifflement du vent qui passe par la bouche des imitateurs fait entendre la durée de ce pacte, de l'esprit et de la bonté, tout un dans le sol natif, premièrement et dernièrement natif, c'est le dernier mot qu'il faut conserver et que conserve l'intervalle fondateur, du temps qui s'étend lentement sur le parterre boueux. La texture malléable de la boue.

[...]

* Extraits de « Märchen » de *Intérieur rouge à la fenêtre*, Milot/poésie, 2025



Alexandre Poncin / *La chance unique* [extraits]

– trajet de la flèche de la fleur et de l'oiseau.

*C'est merveilleux un souvenir,
vraiment.*

*Je pense à
ce que tu m'as fait
et, tour à tour
je suis la flèche,
la fleur
ou l'oiseau.*

Imagine

la tension
maximale
irrésistible
d'une corde

l'instrument
ploie
se tord

la note

première

va poindre.

*Avec ma sœur,
mon frère,
nous fabriquions
des arcs
et des flèches*

*en l'absence
de cible (nous
refusions celles
désignées par
d'autres que
nous)
nous visions
le ciel ou
nous-mêmes.*

Juste après

la nuit

un merle
devance
de peu
la lumière

se faufile
dans le jour
encor borgne.

Une fois
la flèche

dans l'air
décochée

prise au jeu
prise
de vitesse
chante

débander
l'arc
ne guérit pas
la plaie.

*J'équeute
les haricots
touche du
bout des doigts
le dur, le mou,
le cassant, le tendre*

*avec toi
les jours passent
filent en
flèche*

*n'épuisent
rien*

comme
le rire, la
mémoire
est l'accident

*je ris d'un rien
me souviens de tout
mais par accident*

*Je me suis mordu
la langue ce matin
goûtant l'air, le
sang tiède*

*tu es une baie
d'entre les ronces
un souvenir
l'acide
et le sucré*

*le fruit
mûr au cœur
de la saison*

*qui vient
comme
par accident.*

L'enfant
joue à
cache-cache,
ferme ses yeux
pour disparaître

son corps
dépasse
du corps
de l'arbre

un fruit
parmi
les branches
et le feuillage.

Dans
la chaleur
qui décline
l'étourneau
vrille
en poussant
de petits cris
suraigus.

Comme
une fleur
qui s'abîme
dans un vase
en silence.

Lui
qui semble
inanimé
sur sa chaise,
dans son jardin,
avec
les oiseaux
les fleurs
brûle
intensément,
avec
son livre
brûle
intensément.

*Comme
la fleur
dévorer
en silence
le silence
de ton regard.*

On peut confondre
le silence avec la paix

la branche du saule
plaquée sur la pierre
par l'eau froide
du fleuve
son courant.

L'enfant
tient une
pomme
de terre
ébouillantée

la fait
rebondir
entre ses
mains
ne parvient
pas à l'éplucher

la patate
juste sortie
d'une eau
trouble,
amidonnée.

Si la flèche
pouvait parler
elle dirait Je
n'ai pas choisi
de voler, on
m'a affûté pour

je dois
passer
avec
les jours

passer
dans l'air
comme
dans de l'eau.

La fleur
détachée
de sa tige
se jetant
dans la
Seine

qui
fleurit
inexplicable
-ment.

La Synchronie, elle-même est
arrivée, si elle vient au
dehors un effort de l'écriture,
même si elle n'est pas
le

Il y a des de griffes
la
Synchronie ne meurt,
qui pourra ensuite être
pensée sur elle de la

la
Synchronie, elle-même
de ne pas

Roland Chopard / Palimpsestes

Les contraintes auxquelles il
fait égale celle de son retour
sur ce qui est déjà écrit, formal
de ce qui est écrit d'un matériau
de ce qui ne forme d'écriture
d'un matériau difficile à
donner ^{de ce qui est écrit} / ~~mais~~ ~~de~~
suffire à elle-même
Constituer ^{et peut être réparé} ~~de~~
dans ces limites
mais qui peuvent se
constituer, et peut être
réparé dans ces
limites
et faire un essai

comme un ^{ce qui est écrit} ~~ce qui est écrit~~
le qui ~~est écrit~~ ^{ce qui est écrit}
non sur ce qui est écrit
En puissance ^{de ce qui est écrit} ~~de ce qui est écrit~~
puissance, ^{de ce qui est écrit} ~~de ce qui est écrit~~
de mémoire qui ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
sur leur ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit} effet. Les ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
non, les paradoxes, mais avec
la répétition, les variations, le ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
reprises de phrases déjà écrites
~~Est-ce que~~ ^{de ce qui est écrit} ~~est écrit~~
construit sur un moment de la
écriture globale. Je ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
me demander si un tel ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
peut rester dans cet état
instable, ou pas.
Est-ce
ce qui implique que cette ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
recherche ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit} ne ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
de l'ensemble. En ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
l'oubli, sur le ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit} de ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
la mémoire, ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
de ce qui ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit} ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
Est-ce que cet état ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}
peut être en ~~est écrit~~ ^{de ce qui est écrit}

(quand je mis dans ce doute
qui caractérisait toute mon éducation
je cherchai m'efforcer et en sortis
en lui montrant ^{possibilité} l'aspect d'une
réalité en effacement définitif)

^{parce} ~~quand~~ ^{quand} je mis dans ce doute
qui caractérisait ^{triste} mon éducation
il ne me reste plus qu'à tenter
les sorts, en lui montrant
cette rigueur, cette distance
~~apparente~~
celle d'une
certitude de rigueur,
de distance qui entre
les énoncés et les notions
intellectuelles
qui naissent en eux-mêmes
les énoncés et les notions
intellectuelles

qui pourtant me s'engage
par plus qu'aujourd'hui
dans le doute-fiche

et à enlever au monde
l'élément de sa certitude,
de son distance par
rapport à elle-même
(on dit une réflexion
sur soi-même, mais à l'extérieur
d'elle-même, ce qui est pourtant
par le doute-fiche)

~~Cette forme d'écriture~~
cette forme d'écriture qui me
me semble, et qui est en réalité pas
cette forme d'écriture, et qui
à l'échelle de la lecture à décapiter les
traces de la lecture

Cette forme d'écriture est
décapiter les mots et les
de la lecture

Après une lecture
les autres ne me
sont pas connus
en fait, et c'est
un effet de lecture

RC

Mais ce
le deux est en réalité
se f'aurait ~~le mot~~ le mot
j'aurais pu être pas chose
le respect de la lecture
et les blancs entre les
fin de repères, et entre
le mot pour définir un
rythme plus visible

de la lecture
c'est ce qui est en réalité
le mot pour définir un
rythme plus visible

Mais f'aurait le mot est en réalité
le mot pour définir un
rythme plus visible

Mais f'aurait le mot est en réalité
le mot pour définir un
rythme plus visible

Toute œuvre est un palimpseste – et si l'œuvre est réussie,
le texte effacé est toujours un texte magique.

Julien Gracq

Scrutant ces pages éparses de carnets qui ont servi de notes pour des textes publiés ou non, ainsi disposées, elles peuvent aisément s'inclure dans le processus des *Solutions* que j'ai inauguré en 2019.

Il faut oublier ces traces qui, d'une manière ou d'une autre, ont dû être investies dans des textes demeurés sous forme de manuscrits en attente, ayant une valeur définitive ou non, ou qui sont passées dans des textes maintenant édités.

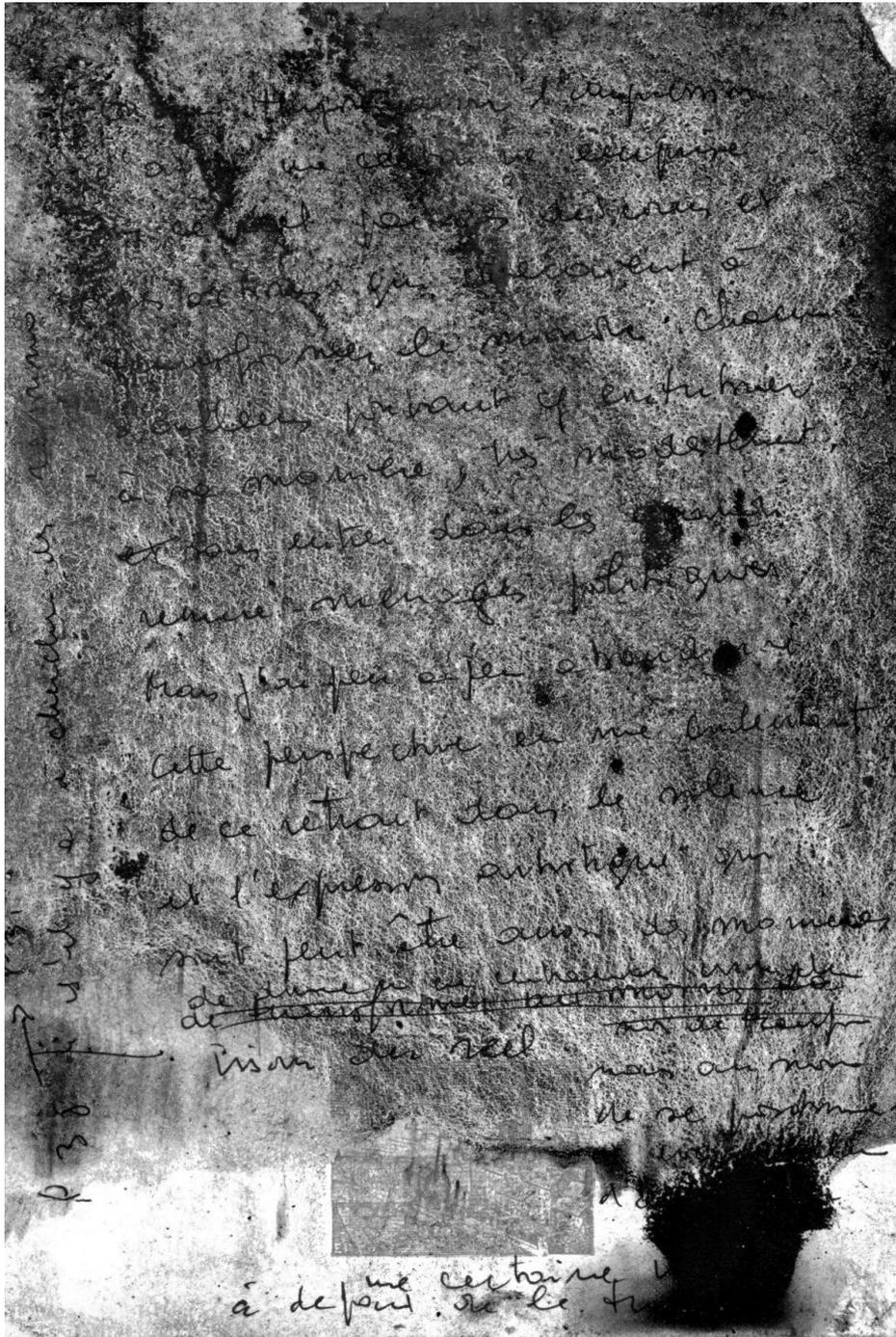
C'est une façon, sinon de les faire renaître, au moins de signaler leur existence et de leur faire trouver un élan plastique. (Soudain, je pense, avec cette part de calligraphie, à un hommage involontaire à Cy Twombly, quand le hasard du liquide de la solution tente d'imprégner, de noyer ces mots, ces fragments de phrases qui ont perdu leur efficacité initiale.)

Et il y aurait bien là, la trace de cette hésitation originale de l'homme entre l'écriture et la peinture depuis qu'il a tenté de s'exprimer.

Y a-t-il une entrée, une ouverture possible dans ces petits espaces à la fois uniques et dépendants les uns des autres ?

L'œil passe aisément le relais à l'esprit pour qu'il prenne toutes ses libertés, si celui-ci accepte de se départir des sens que pourraient infliger tous les « bruits » qui l'entourent, tentant de ne pas le laisser se concentrer sur ce qui est proche du non-sens.





Peut-être s'agit-il de pénétrer d'une manière atténuée dans l'abstraction qui est le choix esthétique primordial. Les mots sont abstraits autant que les taches, les coulées graphiques, mais ils peuvent donner l'impression de présenter des références, des approches de réalités.

Ce mélange de peinture et d'écriture est bien une synthèse de désirs enfouis, de potentialités refoulées ou seulement entr'aperçues. Il y a là sans doute une part de régression, une envie de retourner aux sources de l'inspiration, du geste primitif, de l'improvisation, voire de compenser ce temps d'apprentissage pratiquement inexistant pour cette pratique artistique tentée.

Toute création est une lutte ou un jeu avec le temps. Les mots écrits à un instant T ont perdu leurs repères. Au mieux ils ont été transcrits dans un texte de mémoire, sinon ils finissent comme en apogée énigmatique dans ces palimpsestes de fortune.



Andrea Moorhead / *Au seuil du regard* [extraits]

Si tu me disais l'heure de ton absence
 je mettrais des cendres sur le front
 des femmes enceintes
 des cendres tremblant
 au bord des cils enlevés
 par tant d'émotion
 par la crue du réservoir du cœur
 exposé trop longtemps aux éléments ;
 tu me reviendrais sur les ailes
 de la blancheur absolue
 au creux de la nuit qui t'a vu naître
 sur les rives de la disparition immatérielle
 dont personne ne saurait retrouver les traces.

•

Veines d'or

Le rameau d'or laisse des reflets
 sur la peau, des déchirures dans la voix,
 nous boitons à travers un champ de mines
 les feuilles dans la poussière,
 bruissement discret qui va disparaître
 sous le regard étonné des aphones.

•

Tout coule à l'envers

Nous sommes dans un coin de l'oubli
 où les masques d'ébène luisent
 et dansent aux rythmes du soleil
 quand nous parlons de Madagascar
 submergé sous la fonte des derniers glaciers,
 peau tremblante des îles de glace tropicale
 où les volcans imaginaires
 vont à la dérive.

•

Rêveries

Les rideaux à moitié fermés
 pour que le soleil respire
 plus tendrement
 efface ta disparition
 dans la complexité du givre
 gravé sur les fenêtres
 aux petites heures du matin.

•

Rien ne reste de toi —
 de tes yeux électriques
 ton cœur incandescent
 tes lèvres tâchées de mots —
 tu continues, une effigie
 un masque, une statue en poterie fragile
 murmurant le nom de ta destruction
 pendant que les flammes te consomment.

•

Interrogation des Muets

Et cette certitude que nous mourrons
en marchant sur les hauteurs de la ville
des étincelles tombant de nos cheveux
des braises illuminant les toits en bas,
et cette question que nous nous posons
dans notre égarement
sans penser aux conséquences :
est-ce la palpitation de nos cœurs épuisés
qui rend possible l'étouffement de la nuit ?

Eaton Canyon

Le vent n'apporte rien
la fumée colle aux narines
empêche l'air de circuler librement,
les mains tiennent aux rochers
cherchent l'humidité
la sueur de la pierre
le lit des ruisseaux torrides,
tout est en flammes
dès le matin,
une atmosphère d'acier
s'étend sur tout,
l'un après l'autre
les arbres partent
suivis des oiseaux affamés.

Visages

Tu n'as pas encore enlevé
les cristaux collés aux cils
ils forment une ligne blanche
au-dessous des pensées
glissant parmi les émotions,
chaque point une lumière violette.

Inversions

Je te verrai demain dans la splendeur de ton absence
dans l'inévitabilité de la douleur,
piège des nuits d'orage, des après-midis d'attente,
entourée de la cacophonie des nuages
je cherche l'espace promis par les textes anciens
enterrés depuis des siècles dans la poussière et l'argile,
je chercherai un mot pour te libérer
te mener hors du labyrinthe
avec des ailes d'acier et de mercure
luisant dans la pénombre des voix
dans l'immobilité qui nous a saisis
cœur et corps au moment
où le soleil plonge vers la nuit primordiale,
je te chercherai sur les cornes de la lune
dans les profondeurs des glaciers imaginaires
saignante et sauvage
transpercée par le son de ta voix
et les échos des réponses lointaines.

Courants

Nous dormons à l'abri du volcan
dans l'attente impossible
de nous réveiller au bord
d'une rivière de neige bleue
entourés des bruits de notre passé
vacarme insoutenable
qui s'écroule lentement
à l'intérieur de la mémoire.

•

Des flammes apparaissent la nuit
comme des milliers de cyclones invisibles
rôdant près de la parole,
des rivières bleuâtres
qui traversent les dents
pour nettoyer la langue
de toutes ses impuretés.

•

Sans reflets

Des fleurs de Turkménistan
sur le rebord de la fenêtre.
L'œil du soleil sans paupières
Tiges, vitres, noirceur.
Elle accrochera un rideau de dentelle
dès la tombée de la nuit,
du parfum rose dans ses cheveux.

•

Des ailes sous l'oreiller

Des plumes diaphanes flottent au-dessus du lit
gris pâle, bleu translucide.
La peau du visage légèrement colorée,
les paupières tremblent, fragiles, mi-closes.
Des ailes à la fenêtre
blanches et fortes. Absence du corps.
Des dessins tracés sur les couvertures.
Des lignes inégales, des touffes de laine.
La respiration lente du dormeur.
Les mains frêles. L'ombre des plumes.

•

Un enfant mis sous l'arbre
à l'ombre des feuilles
se met à parler aux brises passagères
aux herbes délicates
qui laissent sur son visage
l'impression indistincte des mondes à venir.

•



Raphaël Dormoy / *Haïku du Mont-Lozère*

Mon ombre paraît
Plus en joie que d'habitude
Sifflement —

À moitié présente
La lune tel un miroir
À moitié absent

Assis sur un roc
Aucune ombre à l'horizon
Stridulations

Entre les genêts
La lune semble flotter
Au chant du ruisseau

Tout semble océan
En écoutant votre chant
Peuple de cigales

Sait-il la beauté
Du ruisseau qui se reflète
Sur toutes ses feuilles ?

Le cours du ruisseau
Se détache de sa branche
Et tombe dans l'eau

Sommes-nous égaux
Au robinet du hameau ?
Après vous l'abeille

Les oiseaux composent
Pas plus haut que le cours d'eau
Le chant du haïku

Vaste est la demeure
De celui qui l'a quittée
Le ciel étoilé

Nuit orageuse
Les insectes dans la nuit
Montent d'un cran —

La vie serait brève
Mon petit feu et l'éclair
L'averse à présent

Le bruit de la pluie
L'élévation de l'esprit
Que t'ont dit les arbres ?

Il reprend le cours
De sa jubilation
Le ruisseau





Anne Barbusse / *ne pas dire écrire* [extraits]

une heure trente
 le temps d'une hypnose
 les bas-côtés
 de nuit ça franchit l'intempérance
 on avance sans paysage aucun
 on file hors sol
 façon lost highway
 ça tangué la langue
 ça diversifie les mises en perspective
 comme une folie spectrale
 l'addition des lumières et des mouvements
 du cinéma brut
 mort-né
 une façon très subtile de mettre de l'art dans le réel
 tant qu'on peut
 ne pas lui dire

les vignes grises d'hiver / les prunelliers blancs de mars
 les turgescences remplissant tous les paysages
 cela va tellement vite
 le printemps et la route
 les départementales n'ont aucun visage
 (ne pas dire le sien)
 elles ont des corps-serpents
 sillonnent le dos du monde
 arraisonnent les risques
 brûlent les travellings au carrefour

sondent les dispositions de la croûte terrestre
 dessinent des virages en creux
 dans les courbes facilitées des terres restantes
 les vignes les vignes comme des lettres
 vignes tordues doigts de sorcière
 et le blé vert et la luzerne courbe
 les lignes à haute tension par-dessus le champ
 tracés électrifiés
 on écarquille les possibilités des oiseaux

platanes dressant la langue du bitume
 entre leurs troncs vivants
 tranchant le paysage par la verticale
 une départementale est une question rapide
 l'asphalte une neige transitoire
 (ne pas dire ses bras nus)
 le trajet conduit l'humanité au désir
 une impression de puissance réfractée par la lumière
 celle de l'aube dans la laitance
 où ce moment où le jour décide
 que l'éteignent les phares
 puis on boucle les phrases
 après avoir tourné à gauche
 c'est une question d'écriture
 les platanes ne savent pas
 on part écrire
 à la ville
 avec la date de péremption

les ronds-points comme des vertiges
si on les prend trop vite les forces centrifuges
déboulonnent les lignes
à force de bitume on imperméabilisera le monde
avec du cinéma ça s'allège
ça prend forme vivante
comme un road-movie aseptisé
avec la mort au bout (gratuite ou tapageuse)
et cette ivresse outre-spectacle
dans l'habitacle on appuie sur la pédale d'accélérateur
on enfreint les lois nationales
parfois le monde s'élève
en musique/cinéma
il réexamine la possibilité de la survie
et la départementale débloque les arbres
elle aligne les absences (de lui de son corps)
elle dévisage les voitures qui
la (dé)roulent

•

on part toujours pour écrire quelque part
les bas-côtés se font campagne
parlent défauts
les arbres de Judée les prunelliers
on écrit parfois avec d'autres dans un atelier
puis le village aux deux stops
entre les ralentisseurs l'harmonica
se dégingue vers le silence
– le village à la gendarmerie ralentir –
parfois on passe de l'Hérault au Gard
ou inversement dans la dérouté

(ne pas dire cheveux blonds/bouclés ne pas)
la départementale s'augmente
du film réel
art périmé
(toujours faire attention aux radars en
traversant la nationale)
ralentir disent les panneaux lumineux rouges
passent au vert
Ennio Morricone s'en fiche

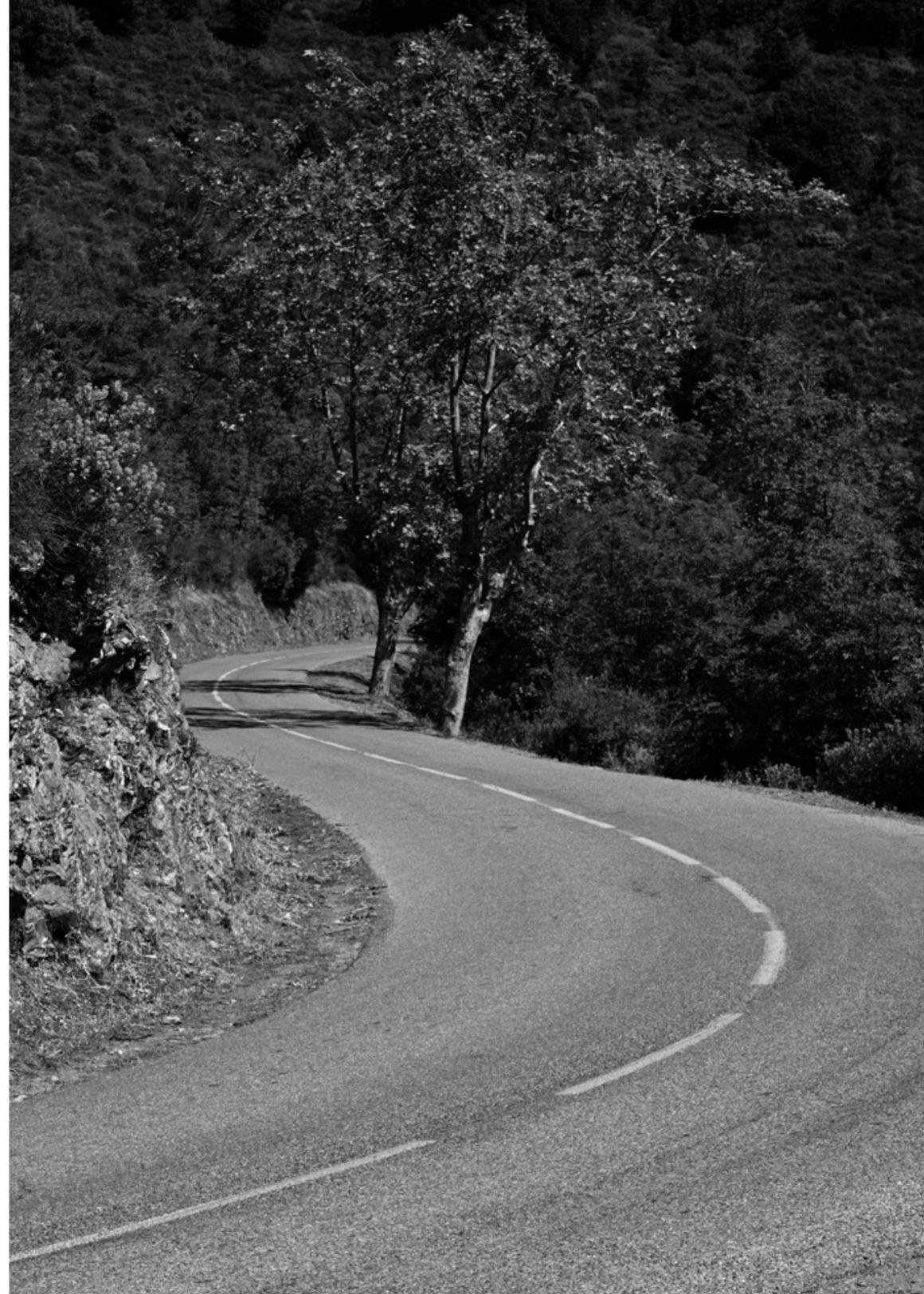
•

cette fois-ci le Gardon d'hiver
dernière eau avant arrêté préfectoral
les étapes Castries/Sommières/La Calmette/Uzès
civilisations-retours de moins en moins urbaines
zones qui s'estompent
on entre dans les lieux
de plus en plus campagne
lecture totalement subjective de la route
avec le cinéma et Ennio Morricone
un autre western sans ouest
terres explorées/colonisées
seule liberté dans la voiture
pas même
dans la psychose de la musique dans la voiture
après les périph les routes départementales acceptent
les champs et pardonnent
à notre surconsommation d'espaces naturels disent-ils
ne pas dire pourtant que

•

nocturne de pacotille
dans les phares des instincts
c'est très animal cette façon d'ingurgiter les kilomètres
ça effleure à peine
le dos de la route la capacité hors sol
tout paysage englouti
les phrases s'arrêtent aux bas-côtés
après on bascule dans les vides
le non-monde dans le noir
à portée de regard une dérive
la départementale réduite à son bitume
de nuit le cinéma plus urgent
dans le ventre de la nuit le cinéma
les bandes blanches naissent plus blanches
les phares déréalisent les mondes
la voiture écrit une limite à la lumière
elle fonce nulle part
(que lui ne sache pas)
oliviers de nuit dans les phrases de la voiture
les doigts pleins de crochets
les spectres-arbres
dévident la bande très blanche
les pointillés turgescents
repasser en code quand une voiture
croise une voiture (aucun humain
ne croise aucun humain sur la départementale
c'est juste une affaire de tôles peintes)
à la station-essence on alimente la voiture
la cage métallisée qui induit la vitesse

•



Partagé en deux par la marque noire, l'ancien lac était maintenant pur disque blanc, bordé par le vert soutenu des arbres, le rose du sable et les masses gris-bleu des spinifex. Au-dessus, le ciel sans nuage était noir et le soleil aussi proche de l'or que toute bonne imitation. Il n'y avait aucune animation, et l'absence complète de mouvement faisait penser à un tableau qui aurait pu être peint avant la naissance du Temps.

Arthur Upfield, *Du crime au bourreau*

> Diérèse : Un espace littéraire, « un peu comme au café... »

« J'ai créé **Diérèse** depuis la cité du Printemps (à Montreuil-sous-Bois) où j'habitais alors, le 21 mars 1998. Les trois premiers numéros sont sortis directement de mon imprimante, les agrafes de côté masquées par des réglottes de plastique noir. Le premier numéro comptait 20 pages [...], le second, avec ses 52 pages, s'achevait par une référence à la saison (de parution), *l'Été, pour mémoire* ». De livraison en livraison, la revue devait s'étoffer, la bichromie fit son apparition en couverture au numéro 9, **Diérèse** comptait alors 148 pages ; la quadrichromie, au numéro 10. », indiquait Daniel Martinez dans un entretien (*La Pierre et le sel*, 2011).

Ving-sept ans après ses débuts, **Diérèse** se présente sous la forme d'un gros volume de 320 à 330 pages de poésie, prose et notes de lecture. Généreuse tant en terme de quantité que pour ce qui est de la qualité des contenus, la revue est publiée tous les quatre mois depuis 2010. Quarante-deux numéros ont paru à ce jour (dont quatre ont été codirigés par Isabelle Lévesque). Aujourd'hui, Daniel Martinez assure seul la direction et la rédaction de la revue.



Mais une revue se singularise d'abord par sa ligne éditoriale, et Daniel Martinez nous dit à ce propos : « [...] il n'y a pas de thèmes imposés. Je ne vais puiser qu'exceptionnellement du côté des avant-gardismes, qui me lassent rapidement. **Diérèse** est plutôt un lieu littéraire où se rencontrent, un peu comme au café, des gens connus ou inconnus et où l'on écoute celles et ceux à qui la parole a été donnée. D'une part, je ne veux rien faire de ce qui a déjà été fait (une revue qui serait un lieu de rencontre entre professeurs d'université par exemple) et je tiens donc à ce métissage de la parole et des sujets abordés, aussi divers que le cinéma, les artistes maudits, la contre-culture [...]. ». Et il précise, plus loin : « Ma ligne éditoriale, donc, privilégie la lisibilité, le sens avant la forme, avec quelques bémols pour la poésie du quotidien [...]. Pas de rejet du lyrisme non plus, mais de l'emphase oui, avec en corollaire un *a priori* négatif pour la poésie minimaliste. »

Précédées d'un éditto confié dans chaque numéro à un auteur différent, les 7 parties qui composent la revue reviennent invariablement dans le même

ordre. Ainsi y trouve-t-on successivement les sections : *Poésies du monde* ; *Cahier 1*, *Cahier 2* (*Cahier 3* parfois) ; *Proses* ; *Journaux* ; *Focus* ; *Bonnes feuilles*. **Diérèse** fait donc la part belle, dans la section *Poésies du monde*, à la poésie internationale et à la palette des traductions qui est des plus riches. Pour preuve, les derniers numéros introduisent dans les domaines portugais, espagnol, anglais, allemand, grec, italien, des traductions de poètes comme Nino Jùdice, J.M De Vasconcelos, Estela Puyuelo, Teresa Soto, Dylan Thomas, Fritz Deppert, Peter Härtling, Reiner Kunze, Stamatis Polenakis...

Pour ce qui concerne les *Cahiers* (1, 2 ou 3), Daniel Martinez reçoit directement 80 % des textes et adresse des demandes pour les 20 % restants (auprès de Jacques Ancet, Alain Duault, Pascal Commère, Jacques Josse, Yves Bergeret, Thierry Pérémarthy, etc). Dans ces pages ont été publiés, au fil des années, des auteurs connus, tels que Michel Butor, Jean Rousset, Henri Meschonnic, Pierre Dhainaut, Thierry Metz, Jean-Claude Pirotte, Eric Brogniet, Alain Fabre-Catalan, Paul Cabanel, Claude Albarède, Isabelle Lévesque, Max Alhau, Richard Rognet, Werner Lambersy, Bernard Grasset, Gérard Le Gouic, Eric Chassefière, Jean-Louis Bernard, pour n'en citer que quelques-uns parmi une très longue liste (que les non cités me le pardonnent !)... et des auteurs moins connus, mais qui gagnent à l'être.

Les *Proses* ont toute leur place dans la revue pourvu que la qualité de leur écriture et leur contenu répondent à l'esprit de la ligne éditoriale. Bernard Pignero y est souvent convié, mais on y rencontre aussi Michel Lamart, Eric Barbier, Chantal Danjou...

Pour les *Journaux*, Daniel Martinez n'en fait la demande qu'à Pierre Bergounioux, mais ce sont les autres participants qui envoient leurs textes. Enfin, pour les *Bonnes feuilles*, qui réunissent les recensions d'ouvrages récents, les chroniqueurs, souvent les mêmes, piliers de la revue, ce sont aussi bien Gilles Lades, que Pierre Dhainaut, Eric Chassefière, Gabriel Zimmermann, Gérard Bocholier, Jean-Louis Bernard, Eric Barbier, Sabine Dewulf, Michel Diaz, Pierre Tanguy, Edith-Masson...

Terminons par ces mots de Daniel Martinez lui-même : « La poésie est vitale, elle entretisse les souffles divers et jamais tout à fait circonscrits qui nous parcourent, elle est la langue de nos sens et de nos pensées sans cesse en alerte. » Telle est la mission que remplit passionnément **Diérèse**.

Michel Diaz

Julie Buisson vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Son écriture privilégie plutôt des formats courts : nouvelles et poésie. Elle se consacre par ailleurs à une pratique graphique combinant textes et images. Elle participe régulièrement à la revue « margelles » et a publié *Aube tracasse* chez Bruno Guattari Éditeur (2020).

Benoît Sudreau, né en 1981, a vécu et exercé divers emplois à Athènes, Bordeaux et Paris. Trois recueils de poésie : *Charges* (Tituli, 2020), *L'approche* (Bruno Guattari éditeur, 2024) et *Puys bleus* (Le Feu humain, 2025). Fondateur avec des amis artistes d'une maison d'édition associative, il a constitué et adapté un recueil de Yin Ling, poétesse taiwanaise (*Le temps de guerre*, Circé, 2022) et a traduit *La Dame des Vignes* de Yannis Ritsos (Bruno Guattari Éditeur, 2025)

Chem Assayag vit et travaille en région parisienne. Il écrit quasi exclusivement des textes courts (poésie et nouvelles). Il a publié plusieurs recueils aux Éditions Manuscrit et Terre d'Auteurs et collaboré à de nombreuses revues (« Traversées », « Poésie Première », « Rue Saint Ambroise », « Phrétique », « Pyro », « Francopolis », « Comme en Poésie », « Écrits Vains », « margelles »). Par ailleurs il mène un travail photographique ; il a fait partie du collectif « Cinq Photos à la Une » et a contribué au Blog Photos de Libération. Le cahier *Jeux* (< le trombone > n°10, Bruno Guattari Éditeur) rassemble quelques unes de ses prises de vues.

Dimitra Kotoùla, née en 1974, a étudié l'histoire, l'archéologie et l'histoire de l'art. Elle est l'auteure de plusieurs recueils poétiques : *Trois notes pour une musique* (Nefeli, 2004), *Le récit persistant* (Patakis, 2017), *Vous seriez complètement sans défense - Poèmes de la page blanche* (Patakis, 2021), *Lamia* (Patakis, 2024). Ses poèmes, essais et traductions ont été présentés dans des festivals littéraires européens et ont été publiés dans des magazines littéraires électroniques et imprimés, en Grèce, en Europe et en Amérique. Une sélection de poèmes a été traduite en treize langues. Elle traduit également de la poésie, en particulier nord-américaine (Louise Glück, Jorie Graham, Sharon Olds...).

Myrto Gondicas est traductrice de textes grecs anciens (éditions Arléa, Espaces 34, Comp'Act) et plus particulièrement de théâtre, ou de théorie théâtrale (éditions Circé) ; elle traduit également du grec moderne (théâtre, poésie) et collabore à l'édition de l'œuvre posthume de Cornelius Castoriadis, au Seuil.

Isabel Natacha Weiss est philosophe et poète, elle vit à Paris. Sa perspective philosophique a pour thèmes majeurs l'esprit et le sens, qu'elle a développés dans un certain nombre de publications, parmi lesquelles « Herméneutique du poétique » (dans Gadamer : Art, poétique et ontologie, Mimésis, 2016), « Apparat » (revue Cités n°73, 2018). Son travail poétique est marqué par des mémoires et des traversées plurielles, le voyage, l'enfance, une nostalgie médiévale. Plusieurs de ses textes poétiques ont été publiés dans des revues, notamment "Les Cahiers de Tinbad (n°15 et n°16)" et "la Raison du poème (n°1)". En février 2025 paraît le recueil *Intérieur rouge à la fenêtre* (Milot/poésie).

Muriel Couteau est photographe, poète et psychanalyste. Elle vit en Normandie où elle est professeur à l'École des Arts et Médias Caen-Cherbourg. Elle a publié ses textes dans différentes revues : « Recours au Poème », « L'Act Mem », « Traction-brabant », « Néphanthès », « Le Capital des mots », « Paysages écrits », « L'autobus », « La page blanche. »

Lou-Andrea Gachot Coniglio est artiste plasticienne et poète. Sa pratique photographique explore l'intime et les espaces qui l'abritent : maisons, lieux de passage, corps, liens et solitude. Des scènes simples questionnent notre perception du réel et son façonnement par nos affects, nos traumatismes. Son travail poétique a été publié dans plusieurs revues francophones internationales, son travail plastique a été présenté en Angleterre, en Italie et en France, il est visible sur son site : www.mappasidusmappasideris.com

Alexandre Poncin. Plusieurs de ses poèmes sont parus, notamment dans les revues « Cairns », « Traction-Brabant », « Lichen », « L'ours dansant », « Hélas ! », « L'Oupoli », « Nouveaux Délits », « La page blanche ». Il a publié *Le Malaise* et *l'Échappée* (5sens Éditions (2022) et *Circonstances des saisons* (chez le même éditeur, 2023). Il est rédacteur et membre du comité de lecture des éditions La page blanche.

Raphaël Dormoy vit à Paris. Travaille essentiellement le lieu de la forme courte (récit, nouvelle, fiction...). Publication du *Manifeste de l'éventail* à compte d'auteur en 2010. Il diffuse une partie de son travail sur son site : raphaeldormoy.net

Michel Lamart est né le 31 mars 1949 à Reims où il réside encore. Après une carrière consacrée à l'enseignement des lettres et de la philosophie, il se consacre entièrement à l'écriture : nouvelliste (plus de 150 nouvelles publiées), romancier, essayiste (une quarantaine de livres publiés chez différents éditeurs en quarante ans). Il a collaboré à de nombreuses revues (« Diérèse », « Brèves », « L'Arbre à paroles »). Membre des Amis d'André Dhôtel, spécialiste de Huysmans et de la Décadence, il est aussi compositeur et interprète.

François Coudray, né en 1977 dans les Alpes, vit et travaille actuellement à Istanbul (Turquie). Il est l'auteur d'une dizaine de livres et de livrets de poésie. Il collabore régulièrement comme auteur, traducteur ou chroniqueur, à plusieurs revues littéraires. Il travaille régulièrement avec le plasticien Erick Mengual et le compositeur Matthieu Lemennier. Ses dernières publications (en poésie) : *cet autre noir* suivi de *le chemin du frau* (Henry / La rumeur libre, 2025), et *si s'effacent* L'Ail des ours, 2024), *ça veut dire quoi partir* (Alcyone, 2022 - Prix des Découvreurs 2024), *on se retrouvait avec nos corps* (La tête à l'envers, coll. Fibre.s, 2021). Formateur pour l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger, il anime également depuis 2019 l'opération Poéclic.

Roland Chopard est né en 1944. Il est le fondateur des éditions Æncrages & Co (1978). Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre* (Éditions Lettres vives, 2016), est suivi de *Parmi les méandres* et *Vers d'ultimes (im)pulsions* (L'Atelier du Grand Tétras 2020 et 2025). Il a également publié *Progressions* chez Bruno Guattari Éditeur (2021)

Andrea Moorhead est née près des chutes de Niagara en 1947. Elle collabore à plusieurs revues littéraires américaines, européennes et québécoises. Elle a publié de nombreux ouvrages dont *Niagara*, *Le silence nous entoure*, *La blancheur absolue*, *Le vert est fragile* et *Présence de la terre* (Écrits des Forges). *Géocide*, *De loin* et *À l'ombre de ta voix* (Noroit), *Terres de mémoire* (Éditions de l'Atlantique), *Sans miroir* (Encres Vives). Elle a aussi traduit, entre autres, la poésie d'Hélène Do-

ron, de Madeleine Gagnon, d'Élise Turcotte, Abderrahmane Djelfaoui, etc. Photographe amateur et naturaliste passionnée, ses photographies paraissent dans des revues littéraires en France, au Québec et aux États-Unis. Elle est directrice de la revue internationale « Osiris ».

Anne Barbusse est née en 1969. Vit et travaille dans le Gard. En tant qu'auteur, elle a participé à différentes revues. Elle a publié *Les quatre murs le seau le lit*, chez Encres vives (2020), *À Petros, crise grecque* chez Bruno Guattari Éditeur (2022). Elle a également traduit *Du bonheur d'être grec* de Takis Kalonaros, éditions Euclide (1975).



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition. Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, au premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, en précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com

*Une fois les lampadaires plantés dans les rues
la nuit n'eut plus d'autre sens
que les aventures à la lampe torche
sous les draps de l'enfance*

*hier pourtant
rien de plus lumineux que le ciel noir
la chambre était sans dimension*

les doigts caressaient les étoiles

*ce soir encore
il faudra traverser les murs électriques
s'installer sur la margelle d'une galaxie*

*de là-haut leurs mains relèveront le voile aveuglant
pour déployer les vies recroquevillées
réapprendre à la ville qu'il y a quelque chose
derrière le jour permanent*

Laurent Billia, *D'ailleurs, ici*

10 Euros